

conter dans les faubourgs comment le pauvre Barthélemy Girelli a donné naissance à cette grande œuvre.

C'était un petit vagabond qui errait dans les rues de Turin... Par hasard il entre dans la sacristie au moment où dom Bosco revêtait les ornements sacrés.

Precisément le vieux sacristain cherchait un enfant de chœur pour dire la messe. Apercevant tout à coup cette tête de moineau qui passait à travers la porte, il trouve que ce petit est de bonne prise, l'attrape, et comme le petit résiste, lui applique quelques bonnes taloches.

L'enfant pousse des cris perçants. Dom Bosco intervient, rassure l'enfant, et s'aperçoit que s'il refuse de servir la messe, c'est qu'il ne sait rien des choses de la religion.

Le soir même, dom Bosco lui apprend à faire le signe de croix ; le lendemain, il reçoit un de ses petits camarades... Et l'œuvre est créée.

Alors commence cette lutte héroïque entre dom Bosco et toutes les forces de la société et de la nature, coalisées contre lui, lutte que M. d'Espiney a si admirablement résumée dans son intéressant volume (1). On croit assister à une féerie. Il semble que l'esprit du mal veuille décourager cet homme ; car il a tout contre lui.

D'abord, il installe son refuge dans sa propre chambre, pauvre petite cellule, qui peut bien contenir cinq personnes, une partie des enfants est dans l'escalier, le reste dans les corridors. Aussi, est-ce un bouleversement terrible dans la maison. Bientôt, tout le monde se plaint, il faut déguerpir et dom Bosco s'envole avec sa nichée.

Une grande dame le recueille dans une espèce de pigeonnier, à l'hospice Sainte-Philomène. Dom Bosco y fait son nid, appelle de nouveaux petits et commence ses fameuses écoles du soir. Déjà paraît cette magie de parole, cette douceur, cette charité qui le font adorer du peuple. Mais à peine ces écoles sont-elles organisées que les ennemis de dom Bosco lui font enlever son pigeonnier.

Un beau matin, les gens du quartier regardent, dom Bosco s'est envolé avec sa nuée de moineaux. Qu'est-il devenu ? On le retrouve sur la place devant la chapelle Saint-Martin, plus vivace et plus confiant que jamais. "Mes enfants, dit-il gaîment, les choux ne peuvent faire grosse et belle tête que si on les transplante. C'est donc pour notre bien que nous sommes transplantés ici."

Et en effet il trouve tout pour le mieux, chaque jour il conduit son monde au catéchisme et comme il a désigné un groupe de chanteurs, son passage est signalé par des chants et des cantiques. Du plus loin qu'on l'entend, le peuple accourt : "Voilà dom Bosco ! Voilà dom Bosco !"

Mais avec le succès les difficultés augmentent. Comme trois cents enfants ne peuvent prendre leurs ébats sans déranger la paix du quartier, bientôt les voisins se plaignent, le syndic se fâche, il faut encore déguerpir.

La-dessus dom Bosco s'envole et va s'abattre près de l'église de Saint-Pierre-ès-Liens ; mais à peine est-il posé là que le recteur se plaint d'être troublé dans sa quiétude, il faut partir de nouveau.

Cette fois, où aller ? Bah, il reste le plein air. Le bon Dieu, pense dom Bosco, ne traitera pas plus mal les petits enfants qu'il ne traite les oiseaux.

Il loue un pré, s'y installe et vit comme dans l'Évangile, alors que Notre-Seigneur parcourait les bourgades de Judée suivi de ses disciples et de la foule du peuple, n'ayant pour abri que la voûte étoilée.

Tout se fait en plein air. Pour la confession, dom Bosco assis sur un tertre passe un de ses bras autour du cou du petit pénitent agenouillé. Faute de cloches, on réunit le jeune bataillon au moyen d'un tambour et d'une trompette sortis on ne sait d'où ; après quoi, les enfants vont entendre la messe à l'église voisine, mangent comme ils peuvent et retournent dans leur pré du val d'Occo.

C'est une trop douce vie encore. Les propriétaires prétendent que le piétinement des enfants détruit jusqu'aux racines de l'herbe et signifient leur renvoi. On y garderait un troupeau de moutons, on n'y supporte pas le pauvre troupeau de dom Bosco.

En même temps, il perd sa position de directeur. Tout est contre lui. Ne tentez plus l'impossible, lui disent ses amis. La divine Providence vous indique clairement qu'elle ne veut plus votre œuvre.

"—La divine Providence, s'écrie-t-il, m'a envoyé ces enfants, et je n'en repousserai jamais un seul, croyez-le bien. J'ai l'invincible certitude qu'elle viendra à mon secours, et puisqu'on ne veut pas me louer un local, j'en bâtirai un avec l'aide de Marie. Nous aurons de vastes bâtiments, capables de recevoir autant d'enfants qu'il en viendra. Nous aurons des ateliers de tous genres, pour qu'ils apprennent un métier selon leur goût ; nous aurons des cours et des jardins ; enfin, nous aurons une belle chapelle et des prêtres nombreux."

Il est décidément fou, disent les meilleurs. Il com-

promet le clergé ! C'est une œuvre qui n'est pas digne de l'Eglise. Il faut l'enfermer pour le traiter et le guérir.

On prévient le directeur de la maison d'aliénés, en lui recommandant d'agir avec douceur envers le pauvre malade.

Deux ecclésiastiques se procurent une voiture bien fermée et vont trouver dom Bosco dans sa petite chambre.

Ce qui est important, c'est de bien constater la folie :

—M. l'abbé, malgré tout, vous voulez donc construire un oratoire ! Vous croyez que cela est possible ?

—Certainement, messieurs.

—Eh bien, nous allons faire une petite promenade, et nous causerons pendant la route.

—La voiture est à la porte. Montez, monsieur l'abbé.

—Je n'en ferai rien, je sais trop le respect que je vous dois. Après vous, messieurs.

Impatientés de ces façons, les deux ecclésiastiques montent les premiers. Mais, au lieu de les suivre, voilà que dom Bosco, prompt comme l'éclair, ferme la portière et s'écrie :

—En route ! à l'établissement !

Le cocher, prévenu qu'il devait partir au premier signal, enlève ses chevaux d'un coup de fouet et arrive d'un trait dans la cour de la petite maison. Le portail se referme et le directeur paraît, suivi de plusieurs infirmiers.

—C'est une abomination, s'écrient les deux ecclésiastiques.

—Là, là, calmez-vous, fait le directeur. On ne m'a pas annoncé qu'un pensionnaire, mais j'ai de la place pour deux. Vous serez fort bien ici.

—Misérable ! insolent !

—Peste, mais ce sont des fous furieux. Si vous n'êtes pas sages, on va vous faire donner une douche et mettre la camisole.

Et là-dessus on les enferme, et sans l'intervention de l'aumônier, ils y seraient encore. Pendant ce temps, dom Bosco s'enfuit et court retrouver ses petits qui l'attendent.

Que faire ? Cette fois tout espoir semble perdu. On se réunit une dernière fois dans le pré, c'est comme la station au jardin des Oliviers. "Mon Dieu ! mon Dieu !" s'écrie dom Bosco, la tête prostrée contre terre, que votre sainte volonté soit faite. Mais abandonnez-vous mes orphelins. Inspirez-moi ce que je dois faire."

Tous les petits, à genoux autour de lui, sont là les yeux au ciel, attendant avec confiance. À ce moment arrive un brave homme qui lui dit : "Ma foi, monsieur l'abbé, mon frère Pinardi a bien un hangar à vous donner, mais le toit est si bas que l'on ne peut se tenir debout sans baisser la tête, c'est comme ces baraqués où les missionnaires vont prêcher les sauvages."

—Ca ne fait rien, dit dom Bosco, on creusera un peu le sol ; quand Monseigneur viendra, il sera peut-être obligé d'ôter sa mitre, mais mes enfants seront à l'abri.

Et, en effet, au bout de quelques jours, sept cents enfants se pressent dans le hangar. Dom Bosco est sauvé. En vain ses ennemis veulent-ils renouveler leurs persécutions ; en vain le vicaire municipal, marquis de Cavour, veut-il susciter contre lui une formidable opposition, dom Bosco a le roi pour lui ; le soldat et le prêtre s'entendent, et des offrandes royales arrivent avec cette inscription : "Aux petits drôles de dom Bosco."

Dom Bosco comprend que l'heure de Dieu est venue ; il se met en route et va trouver sa mère aux Becchi.

—Ma mère, lui dit-il, voici l'œuvre que j'ai entreprise ; voulez-vous quitter votre toit, renoncer à votre vie paisible et venir partager mes labeurs.

—Partons, mon enfant, répond la vaillante femme.

Et le 3 novembre, la mère et le fils se mettent en route à pied, le bâton à la main, l'un avec son breviaire sous le bras, l'autre avec un gros panier de provisions.

—Où vas-tu ainsi, mon pauvre Bosco ? lui dit l'abbé Vola, qu'il rencontre en route. Comment pourras-tu te tirer d'affaire ?

—Je n'en sais rien, la Providence y pourvoira !

—Tiens, je n'ai que ma montre, mais je veux au moins que tu la prennes.

Alors commence, entre cette mère et ce fils, cette vie sublime, vie de lutte, de dévouement qui est restée populaire dans toute l'Italie. Pendant qu'elle fait la cuisine, c'est lui qui puise l'eau, scie le bois, allume le feu, confectionne la polenta, et, s'il y a un pantalon à recoudre, il s'y met bravement.

Il s'est procuré un fenil dans le voisinage de l'oratoire. Il fait mettre de la paille fraîche et quelques couvertures ; quand les couvertures manquent, il y a des sacs. Quant au réfectoire, chacun s'assied comme il peut. Les uns dans la cour, sur une pierre, les autres sur les marches du perron.

Comme il ne peut nourrir que cinquante enfants à la fois, il les reçoit par séries, comme les invités de Compiègne et de Fontainebleau. Le dimanche matin, on voit un petit bataillon sortir du hangar, se ranger devant la porte, pendant que le nouveau arrive ; puis,

après une courte prière, les uns s'envolent et les autres les remplacent.

Mais, quand le soir dom Bosco voit ses petits vagabonds sans asile, son cœur souffre trop. On a beau lui dire que, administrativement, c'est très bien organisé ainsi, il n'accepte pas cette réglementation-là.

Il lui reste quelques lopins de vignes de l'héritage paternel, il les vend. Sa mère fait venir elle-même tous ses présents de noces, son beau linge auquel elle tenait tant, ses derniers bijoux, tout est vendu, tout est donné.

Bientôt des centaines d'enfants sont logés, de nouveaux oratoires se créent, le nom de dom Bosco commence à courir à travers l'Italie, c'est le moment psychologique. Il est célèbre et, par dessus tout, il est populaire.

C'est l'époque des légendes que le peuple aime tant à conter. Toutes ces histoires sont charmantes et expliquent bien la puissance de dom Bosco. Malheureusement, il faudrait trop de colonnes de ce journal pour les dire.

Un jour, par exemple, un jeune étudiant se fait administrer par lui.

—Eh bien ! François, cela te fait de la peine de quitter ce pauvre monde, lui dit dom Bosco ; veux-tu encore rester avec nous ou partir ?

—Eh ! mon père, je ne sais trop, répond François, donnez-moi jusqu'à ce soir pour réfléchir.

—Ma foi, pense-t-il après, j'ai été bien sot de n'avoir pas répondu que je voulais aller de suite au paradis ; si dom Bosco me le promet, je suis sûr de mon affaire.

—Eh bien ! mon père, dit-il le soir, je suis décidé, faites-moi partir.

—Il n'est plus temps, mon pauvre François, lui répond dom Bosco, tu guériras, tu vivras encore quelque temps, et prépare-toi à souffrir beaucoup.

Et en effet, le pauvre étudiant a beaucoup souffert par la suite. Et de là le mot populaire : "Quand on veut aller au ciel, il ne faut pas hésiter avec dom Bosco."

Une autre fois, touché des sentiments que lui montraient les pauvres petits détenus, à qui il avait prêché une retraite, il s'en va trouver le directeur de la prison et lui demande de les emmener à la campagne.

Le directeur bondit de surprise :

—Mais, monsieur l'abbé, pensez-vous donc que les soldats du roi n'aient pas d'autre besogne que celle d'aller conduire de tels garnements ?

—Qui vous parle de soldats, monsieur le directeur ? Je me charge de tout, et il n'y aura aucune évasion.

Chose singulière, le crédit de dom Bosco est tel, que le ministère Rallazi accorde la permission. Au jour indiqué, trois cents cinquante enfants sortent en bon ordre, guidés par dom Bosco, calme et souriant, qui les emmène à cinq lieues de Turin.

La plus grande préoccupation de tous, c'est de ne pas faire de peine à *padre Bosco*. Quand ils le voient un peu fatigué, ils chargent sur leurs épaules les provisions que portait un âne attaché à la caravane, forcent dom Bosco à monter sur l'animal et le ramènent triomphalement à la ville. Le soir, en rentrant, pas un enfant ne manque à l'appel.

. Ce sont des légendes, répondront les sceptiques, cela a été arrangé... Soit, mais le fait éclatant, indéniable, c'est celui-ci :

Il y a quarante ans, un pauvre prêtre, debout sur un tertre, disait à de petits orphelins : "Chantez, mes enfants, chantez les louanges du Seigneur, et dans cet endroit même s'élèvera une belle église, où plus tard vous viendrez reprendre ces cantiques..." Pauvre fou ! répondaient les sages !

Aujourd'hui, à cette même place, s'élève l'église de Saint-François de Sales, qui contient plus de douze cents enfants. Autour de cet oratoire, d'autres s'élèvent, non seulement en Italie, mais dans l'Europe, dans le monde, chez les sauvages, chez les Patagons, à Buenos-Aires, à Montevideo... Voilà ce qui n'est pas de la légende, voilà ce qui est indiscutable.

Plus de cent cinquante mille enfants recueillis, plus de six mille prêtres sortis de ces maisons ! Et cela sans subsides, rien que par des dons volontaires, comme l'Euvre d'Auteuil. Telle est la réalité.

Le fou avait dit : Je tenterai l'impossible ! Il avait tout contre lui. Il avait les indifférents et les sceptiques, il avait les ennemis de l'Eglise ; et hélas ! des puissants de l'Eglise, pas un secours, pas un appui, et il a triomphé.

Oh ! puissance de la foi ! Puissance plus forte que la raison, plus forte que l'entendement humain ! Certes, des Oeuvres comme celles de M. de Lesseps prouvent déjà ce que peut la volonté, mais ce sont des Oeuvres utiles, pratiques, qui s'adressent à des intérêts !

Pour se faire suivre, M. de Lesseps disait : "Venez, vos vaisseaux auront un passage plus rapide, et les actionnaires auront d'énormes dividendes !" Mais pour les Oeuvres de Dieu, il n'y a pas d'intérêts, il n'y a pas de dividendes ; tout ce que l'on peut dire, c'est : "Venez, venez vous sacrifier ; venez donner votre argent." Et ces fous trouvent des fous pour les suivre.

Si l'œuvre de Saint-François de Sales me semble considérable, c'est parce qu'au milieu de l'athéisme actuel,

(1) L'ouvrage du docteur Charles d'Espiney est le plus remarquable et le plus complet qui ait été écrit sur dom Bosco.